

« Caen, ville héroïque et martyr »

**Discours de M. Pierre Messmer,
Chancelier de l'Institut de France,
au cours de la séance solennelle
de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen
à l'occasion de son 350^e anniversaire
(vendredi 14 juin 2002)**

Monsieur le Président,
Madame le Maire,
Mes chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,

Je tiens à vous remercier tout d'abord de votre accueil et à vous exprimer tout le plaisir que j'ai à me trouver parmi vous à l'occasion de cette séance solennelle au cours de laquelle sont célébrés les trois-cent cinquante années d'existence de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, sans conteste l'une des plus anciennes de France.

« Nulle part un zèle de la science plus désintéressé, plus généreux qu'en Normandie ». Ainsi s'exprimait Michelet, en 1831, lors d'une visite dans votre ville, alors qu'il venait d'être élu membre de la société des Antiquaires de Normandie.

Cet essor exceptionnel du nombre des sociétés savantes – Caen pouvait se prévaloir d'une quinzaine de sociétés savantes dans l'entre-deux-guerres – est à mettre au compte de l'existence ancienne de votre Compagnie. En effet, c'est dès 1652 que Jacques Moisant de Brioux décida de réunir autour de lui, en son hôtel d'Escoville, où nous nous trouvons encore aujourd'hui, des hommes de lettres et des érudits, sur le modèle du cercle constitué par Conrart à Paris.

Jacques Moisant de Brioux était né le 15 mai 1611 ; il était de religion réformée. Il avait commencé de solides études au Collège du Bois de Caen, avec comme professeur le canoniste Antoine Halley, qui l'initie à la poésie latine et qui fut l'un des premiers membres de son cercle. Après quelques voyages et l'achat d'une charge de Conseiller au Parlement de Metz, il revient s'installer à Caen où il se consacre à la vie littéraire. Sa renommée est grande à tel point que son poème latin *Gallus Gallinaceus* lui vaut un collier d'or de la part de la reine Christine de Suède. Elle lui valut aussi d'être anobli par Louis XIV en 1644. Il reçut en 1665 les lettres qui confirmaient sa noblesse « pour l'estime et la réputation qu'il s'est acquises parmi les Savants et les Gens de Lettres ».

Ses contacts brillants avec la meilleure société parisienne – avec Conrart, Chapelain ou encore le duc de Montausier, gendre de Madame de Rambouillet, rencontré à Sedan et bientôt gouverneur de Normandie – l'amènent à imaginer de fonder la « sœur cadette » de l'Académie française.

Le succès de cette initiative fut tel qu'il entraîna le jugement suivant de Chapelain : « Caen est un autre Paris pour le savoir, pour le style, et bien qu'il ne soit pas si peuplé ni si vaste, je ne le trouve pas moins grand du côté de l'exquise politesse et du profond savoir ».

Depuis qu'elle a reçu son statut par lettres patentes du roi en 1705, l'Académie n'a jamais cessé son activité — hormis quelques années pendant la tourmente révolutionnaire — et a compté parmi ses membres nombre de personnages illustres. La liste serait longue : Dupont de Nemours, Guizot, Tocqueville, Lamartine, Henri Poincaré, qui tous furent membres de l'Institut. Aujourd'hui encore, vous comptez parmi vous certains de mes confrères du quai Conti : l'historien Pierre Chaunu, le résistant et ancien ministre Raymond Triboulet, l'historien Lucien Musset, sans compter Léopold Sédar Senghor, normand d'adoption, récemment disparu.

Ces quelques noms prouvent le lien étroit qui unit l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres et l'Institut de France.

Depuis mon entrée en fonctions comme chancelier de l'Institut de France, j'ai veillé à renforcer ces liens et j'ai fréquemment visité les académies de province — ne devrait-on pas dire pour être politiquement correct « les académies situées dans les régions » ? Je vous en laisse juges.

C'est à chaque fois pour moi l'occasion d'insister sur l'attention que porte l'Institut de France aux sociétés savantes essaimées sur tout le territoire national. Parmi ces Compagnies, la vôtre est l'une des plus anciennes et des plus renommées, puisqu'elle appartient aux 33 premières sociétés savantes créées hors de Paris, toutes établies dans de grandes métropoles régionales. La Conférence des Académies de province, jeune institution, portée sur les fonts baptismaux en 1989 par Albert Brunois et dont mon confrère Alain Plantey est actuellement le Président, a démontré sa réelle utilité. Au-delà des murs du Palais Mazarin, elle crée le réseau de la République des savants.

L'Institut appartient à cette Conférence, en suit attentivement le développement et lui assure son entière sympathie. Nous n'y voyons pas trace d'une hiérarchie ou de suzeraineté qui seraient inconciliables avec le libre dialogue des esprits.

Car le propos d'institutions telles que les nôtres est bien celui-là. Vous me permettez de reprendre un passage du premier éditorial de la Gazette de votre Académie, lancée en 2000 en même temps qu'un site Internet :

« La connaissance sans le partage est inefficace et stérile. Le plaisir du partage, ce n'est pas la vanité d'être écouté ou d'être lu, mais bien plutôt la recherche d'un écho, d'une résonance, et, finalement, le sentiment gratifiant d'œuvrer ensemble pour le progrès de la connaissance ».

Ce combat est le plus important et nous le menons côte à côte. J'ai approché le feu des batailles de trop près pour ne pas savoir la valeur de la paix et celle de la culture.

C'est à bon droit que Caen peut s'enorgueillir de l'existence de votre Académie, comme de celle de son Université, fondée en 1432, ou de ses monuments, traces du glorieux passé de l'Athènes normande.

Caen est une ville forte, au sens propre comme au sens figuré. Beaucoup d'entre vous connaissent le sceau de la ville retrouvé en 1861 par Alexis Boisguillot, conservateur des Archives Municipales. Il était attaché à une charte du 11 novembre 1406 et déposé aux Archives du Calvados.

Il représente, dans une circonférence de 10 centimètres, un château de forme octogonale, « grillé et donjonné d'une tour, l'un et l'autre crénelés, ajourés et maçonnés ». Sur les créneaux extrêmes du château s'appuie à dextre la fleur de lys de France et à senestre le léopard anglo-normand. Deux petites tours accostent le château sans y adhérer, terminées par un toit aigu. Sur la pointe de l'un d'eux, à dextre est « une cigogne tenant un serpent dans son bec », un mur d'enceinte maçonné de chaque côté du château ; à senestre « une otelle, ou fer de lance », emblème des villes fortes déjà éprouvées par l'ennemi.

Le château remonte à 1060, date à laquelle Guillaume le Conquérant l'établit, en même temps que les abbayes de la Trinité et Saint-Étienne, où furent ensevelies respectivement la dépouille de son épouse Mathilde et la sienne. Il a été bien-entendu maintes fois remanié, restauré et, après les destructions de la guerre, mis en valeur. Il est demeuré à travers les siècles le symbole intangible de la ville. Fleur de lys et léopard rappellent les déchirures de la Guerre de Cent Ans, de même que le fer de lance.

Plus énigmatique, peut-être, la cigogne, animal peu fréquent dans l'héraldique. La cigogne est considérée comme le symbole de la concorde et de l'union. Elle signifie aussi pitié, bienveillance et amour maternel. On la retrouve, tuant un serpent, dans de nombreuses images médiévales ou renaissantes, comme dans la *Madone du Pré* de Giovanni Bellini. Son combat n'est pas seulement physique. Sa portée est spirituelle. En cela, elle rend sensible la véritable grandeur de Caen.

Car, votre ville — ville martyre — porte témoignage pour l'humanité de l'esprit de la paix. Par un fait du hasard ou de la Providence, c'est ici que se déroula l'un des premiers Conciles de Paix du XI^e siècle, en 1061, événement qui fut commémoré par l'érection, en 1073, de la chapelle Sainte-Paix. Neuf cents ans plus tard, c'est un Mémorial pour la Paix qu'on élève, pour commémorer les batailles du débarquement en juin 1944.

Les bombardements de Caen durèrent 69 jours. L'habitude est de faire commencer le sinistre le 6 juin 1944, mais, en réalité, il y eut plusieurs dizaines d'alertes aériennes chaque mois pendant les trois mois précédents. Bien que la ville fût libérée le 19 juillet, le dernier projectile sur Caen n'est tombé que le 17 août. Le bilan était terrible : au moins 3 000 morts dans la population civile. Les destructions matérielles étaient immenses, même si la ville n'était pas entièrement détruite. Les destructions étaient localisées essentiellement dans la partie nord et le centre de la ville : l'île Saint-Jean, et aussi une partie des quartiers sud sur la rive droite. La surface bâtie était détruite à 60 % et le volume bâti à environ 68 %. Les parties centrales étaient les plus atteintes. Mon ami, Raymond Triboulet, qui était lui-même à Bayeux, mais dont le fils se trouvait dans la ville bombardée, évoquerait mieux que moi les épisodes tragiques de cette époque.

Mais, après avoir été assommée par un déluge de feu, la population caennaise montra son courage et sa grandeur d'âme. La ville fut rebâtie et même embellie. Cette capacité à résister aux épreuves, à traverser le temps, à surmonter les souffrances sans en oublier aucune, et, malgré tout, chérir la paix, voilà l'héroïsme dont cette ville porte témoignage.

Et cette leçon, transmise aux jeunes générations pour l'éducation desquelles le Mémorial fait tant, se double d'une autre.

C'est parce que Caen est une ville de haute culture, dont votre Académie est le symbole, qu'elle peut faire rayonner la paix, car nous savons que seule l'élévation de l'esprit et la vaillance du cœur la rendent possible.